

## PLAN

1) lumière grise (encore jour) Shinjuku

2) Le convoi avait atteint la baie de Tokyo, embouteillage sur les ponts, heure de pointe On passe la baie de Tokyo, état d'esprit de Marie, nostalgie, mélancolie, évocation de l'arrivée dix jours plus tôt dans les deux taxis;

3) Coincés dans les embouteillages sur l'autoroute, pluie, tombée de la nuit, dégradation du temps.

Voitures immobilisées sur l'autoroute à X voies.

(, sous une pluie battante, qui s'accompagnait de violentes rafales de vent tourbillonnantes qui balayaient les vitres de pluie et faisait trembler les portières et agitait de soubresauts les parois du vent.

Image du convoi arrêté vu de l'intérieur de la limousine.

Devant le minibus, derrière le van.

Chaque fois qu'il cherchait à être rassuré sur quelque point problématique ou délicat

Il n'était pas encore dix-sept heures mais le brouillard et la pluie rendait la luminosité particulièrement ténue.

(ils semblaient paradoxalement beaucoup plus à l'étroit, serrés sur trois rangées, dans ce minibus que s'il s'étaient trouvés dans une voiture), ,

.s.à se retrouver description du cortège qui se met en route, la lumière, la pluie

nos trois mousquetaires Japonais

une flèche rouge immobile indiquait l'itinéraire de Narita

sur le tableau de bord de la limousine complètement lorsqu'il

n'avait cessé de se lézarder depuis J-C partagé ses soucis et le désir de plaire à Marie (Marie qui, déjà dans la voiture, commençait à en avoir marre de cet amant anxieux, inquiet, stressé, hyperactif, qui téléphonait plus qu'elle) amant an entre eut pour conséquence qu'il furent complètement coincés dans les embouteillages en quittant Shinjuku pour se rendre à Narita,

**fugu** 1973; mot japonais Poisson comestible, très apprécié au Japon, dont les viscères contiennent un poison violent.

traduit par diodon ou tétrodon, c'est ce poisson baudruche que seuls des cuisiniers hautement qualifiés sont habilités à cuisiner : les ovaires du poisson contiennent un poison mortel. La vraie cuisine de fugu est très chère et ne se mange qu'en hiver.

fuguryoriya : restaurant de fugu

noren (riseau à l'entrée d'un restaurant)

Retour précipité en Europe, avion Cargo de la Lufthansa.

Il va chercher Marie au grand hôtel de Shinjuku.

Les affaires de Marie.

A l'aller X kilos de bagages, l'excédent.

Au retour, presque autant de bagages, même si ses collections, des menus cadeaux, des achats, des soies, des chapeaux, des papiers, des lanternes, des produits frais, des algues, des sushis (?) sac isotherme, qu'on lui a fourni à l'hôtel.

J\_C vient chercher Marie à l'hôtel, le hall du grand hôtel de Shinjuku, l'ascenseur transparent qui descend dans l'atrium, lustres de cristal illuminés.

(il a sollicité l'aide d'un influent intermédiaire japonais qui lui avait promis de lui envoyer quatre hommes pour le convoyage du cheval jusqu'à l'aéroport),

J-C accompagné de quatre jeunes Japonais austères, en costumes trois pièces cintrés et cravates, chemises blanches, cravates sombres, seul l'un d'eux avait les cheveux teints en roux, signe d'un statut sans doute plus artistique dans le groupe (un vétérinaire, peut-être, plutôt qu'un administratif ou un comptable).

Les quatre hommes, accompagnés d'un chauffeur, prennent place dans un étroit minibus Subaru.

Le convoi, le minibus Subaru, l'élégante limousine, non pas basse et allongées comme les limousines américaines, les formes plus rondes, plus souples, plus enveloppées, avec seulement deux places à l'arrière séparées d'un accoudoir amovible truffé de boutons de commande (pour la radio, la stéréo, la climatisation, l'air conditionné, le chauffage, la montée ou la descente des vitres, leur niveau de teintage, du plus transparent au plus opaque). les sièges étaient en cuir, avec des napperons appui-tête et sur les accoudoirs, des journaux et des revues .

Le van du cheval, luxueux, en aluminium, ce qui se fait de mieux en la matière, une marque américaine.

le convoi, le cortège se met en route.

Bloqué dans les embouteillages de Shinjuku, le brouillard et la pluie, la grisaille de quatre heures de l'après-midi.

Marie songe à son arrivée dans deux taxis distincts, la baie de Tokyo ensoleillée.

L'état d'esprit de Jean-Cristophe de quelque chose, partagé entre la galanterie, le sentiment amoureux, sans doute sincère, l'élan qui le portait vers Marie, et ses soucis professionnels, apparemment très graves, sans cesse il échange des coups de téléphone avec les Japonais

On apprend qu'il s'est séparé brutalement de son entraîneur la veille, qu'il l'a licencié.

Le scandale est en voie d'éclater, qu'il faut étouffer.

La nécessité de faire passer le cheval à la douane sans contrôle vétérinaire supplémentaire, prise de sang ou analyse d'urine. Il sait que les papiers du cheval sont en règle, mais il craint un règlement de compte de l'entraîneur licencié, une dénonciation (calomnieuse) que l'entraîneur ne peut sans doute pas se permettre, car il est impliqué dans l'affaire par l'intermédiaire du médecin vétérinaire espagnol qu'il a engagé.

L'agacement de J\_C devant la lenteur de Marie, ses caprices de saut.

Elle a acheté des sashimis de fugu frais, trois barquettes emballées sous un film de plastique transparent qu'elle fait transporter dans un sac isotherme.

Ses nombreuses bagages, autant qu'à l'aller, mais différents. Coffre plein.

Le passage de la sécurité.

Mettre les produits au frais dans l'avion quand elle s'installe.

Le convoi de retour. Longue limousine noire, petite voiture étroite Subaru avec des japonais liés aux courses, intermédiaires locaux, vétérinaire (avec qui il s'entretient par téléphone), le van en aluminium, long, luxueux.

Le convoi coincé dans Shinjuku en milieu d'après-midi, brouillard, pluie diluvienne, queue de typhon, ou tempête tropicale, tombée de la nuit, autoroute, arrivée à Narita, côté coulisses.

Il se produisit alors un événement extravagant, dont seule Marie, dans sa fantaisie échevelée et sa liberté foncière, pouvait se rendre capable sur une piste d'aéroport. Ils venaient d'avoir été déposés au pied de l'avion par un minibus de service, la passerelle n'était pas encore installée pour leur permettre de monter à bord de l'avion, et il était parfaitement inenvisageable de reprendre le minibus pour regagner la zone de fret qu'ils venaient de quitter, toutes choses que Marie avait dû évaluer mentalement en un instant, regardant autour d'elle pour analyser la situation, pesant les avantages et les inconvénients de chaque cas de figure, et, comme, rien n'y faisait, elle avait quand même très envie de faire pipi, ne faisant ni une ni deux, elle se faufila sous l'avion et s'accroupit à l'ombre du bouquet de quatre roues géantes du 747 cargo, souleva sa jupe et baissa sa culotte, et c'était déjà parti, le ru s'écoulait sur la piste mouillée, ne marquant pas de différence d'humidité, ni de couleur, autour de ses chaussures, le ru discret, à peine coloré, se fondant immédiatement dans les noirceurs mouillées de l'asphalte qui l'absorbait et le digérait au fur et à mesure. Marie, le parapluie dans la main gauche, s'était alors acrobatiquement reculotée, se déhanchant et twistant un instant sur place, avait réajusté sa robe sur ses cuisses en se relevant, et elle avait rejoint Jean-Cristophe *de Quelque chose* avec un sourire mutin — et du défi dans le regard.

Dans le 747, un conservateur du bStädel Museum de Francfurt, qui convoie accompagne un petit Cranach, une Venus (ou Lucère) et quelques gravures de Dürer, qui avaient été prêtés à un musée de Ueno. Un jeune Allemand, très pratique (praktish, bequem). Il a posé son costume sur un cintre, en jogging dans l'avion, en chemise bleue et cravate, casque Bose sur les oreilles, pantoufles d'hôtel, masque de la Lufthansa.

Un Japonais en costume qui convoie des photocopieuses, six palettes de fret de cionquante grosses photocopieuses chacune, emballées sous vide dans du plastique transparent hyperrésistant, soit trois cent photocopieuses. Le Japonais parle allemand, mais tout le monde dui répond en anglais.

Marie a besoin de faire phocopier son billet d'avion (une scène). le Japonais, qu'elle surnomme Toshiba, du nom de la marque de ses photocopieuses, très bgéné, qui ne peut évidemment pas déballé les photocopieuses. Marie, cruelle, qui insiste, il a trois cent photocpieuses et il ne peut pas me photocopier mon billet d'avion ! Le Japonais très gêné, qui cherche une solution, suggère de photographiéle billet d'avion de Marie, le billet d'Air France qu'elel a sorti dans les salons privés du 747, avec son appareil-photo numérique, de télécharger la photo et de lui remettre le document, qu'il appelait file, par l'intermédiaire une clé USB (mais marie trouve ça compliquyé, préférerait une photocopie). La mauvaise foi de Marie. Ce type se ballade avec trois cent photocopieuses et il ne peut pas me photocopier mon billet d'avion !

Intempéries.  
Impossibilité de décoller.  
Orages, pluie diluvienne, inimterrompues.  
Attente.

Pendant l'attente, le flash back de la course, évocation du Grand Prix. Pluie également, brouillard. Arrivée, description de l'hippodrome comme un aéroport.  
Ecran géant, rond de présentation.  
Premier séjourv aux loges.  
Rond de présentation avant la course.  
Brouillard, parapluie, couleurs.  
Ils remontent, se fraient un chemin dans la foule;  
Ils montent quatre étage, asceneur privés, contrôle, badges, tourniquets, escalator privés pour accéder aux loges des propriétaires.

Et c'est alors que Marie m'aperçut.

Changement de perspective.  
Ma réaction d'abord, ou l'explication de ma présence (??)  
Je, barquette de tako yaki brûlants recouverts d'une couche de pelures de daicon finement rapés en minces copeaux bouclés brunâtres, que la chaleur semblaient rendre vivant  
Mon manteau.  
Dans mon désoeuvrement, j'avais vu un article sur les courses dans le Japan Times et j'avais pris un train de la ligne x à partir de Shinjuku, j'avais suivi le mouvement et la foule, quatre vingt mille personnes.  
La probabilité de se trouver là, l'un et l'autre, pas ensemble.  
J'avais voulu jouer aux courses, je n'avais rien compris, le monde.

Je n'avais plus revu Marie — sauf une fois, une nuit à Tokyo, mais je n'ai pas envie d'en parler (je préfère taire les souffrances quin se rapportent à cet épisode honteux) —, depuis une semaine, un peu plus d'une semaine, depuis exactement le lendemain de notre arrivée au Japon, depuis ce matin pluvieux où j'avais quitté brusquement le

Contemporary Art Space de Shinagawa le jour où je le visitais avec elle pour la première fois, que j'étais rentré en taxi à l'hôtel et que j'avais pris le train pour Kyoto dans l'après-midi sans plus la revoir, me contentant de lui parler au téléphone les premiers jours, lors d'interminables conversations téléphoniques. A mon retour de Kyoto, lui aussi brutal, précipité, pour retrouver Marie, pour me jeter dans ses bras, nous nous étions ratés, nous nous étions perdus, cherchés, je n'avais pas réussi à la joindre au téléphone et je n'étais pas retourné au grand hôtel de Shinjuku où elle résidait, j'avais pris une chambre dans le quartier de Shinagawa, dans cette longue rue cernée d'hôtel internationaux qui monte vers un Tokyo très dense, très urbanisé, et j'avais pris une petite chambre dans un Hôtel Tobu, à sept mille ou huit mille yens la nuit, une chambre minuscule, non pas une de ces capsules, mais à peine plus grande qu'une cellule moderne, une cellule monacale, ou de prison modèle, murs blancs, petit lavabo, minuscule téléviseur accroché à un bras articulé dans un angle du plafond. J'étais resté là cloîtré, le volet le plus souvent baissé, ne sortant que pour me rendre au Seven Up ou au Lawson du coin pour acheter des bentos et des onigiri, buvant du thé vert en bouteille en plastique, pendant une dizaine de jours, désœuvré, ne faisant rien, lisant les journaux, regardant la télé et me branlant tristement avec la même lassitude que je me lavais les dents, le même enthousiasme que je me coupais les ongles (c'était là mes activités principales), jusqu'à la date prévue du départ, espérant vaguement retrouver Marie à l'aéroport ce jour-là et rentrer à Paris avec elle. Mais Marie n'était pas à l'aéroport, ni dans l'avion, et j'étais rentré seul à Paris (ne la revoyant que brièvement rue de la Vrillière à mon retour pour régler immédiatement les modalités de mon départ de l'appartement)

DEBRIS (Relecture, avril 2007)

Il était près de trois heures du matin quand je quittai le petit deux-pièces de la rue des Filles Saint-Thomas pour rejoindre Marie. Je m'étais immédiatement jeté dans l'averse, le col de la veste relevé, et je m'éloignais vers la place des Victoires, courbé contre le vent et la pluie. Le tonnerre grondait au loin à intervalles réguliers, et la pluie s'accumulait sur les trottoirs, qui ne parvenait pas à s'écouler dans les bouches d'égoûts engorgées, j'entendais l'eau ruisseler dans les rigoles avec l'impétuosité de petits torrents urbains délités et sauvages. J'atteignis la place de la Bourse, déserte, abandonnée, les hautes colonnades du bâtiment ancien illuminées dans la nuit, l'esplanade entièrement livrée à un rideau de pluie oblique qui tombait avec fracas dans une flaque noire que le vent chiffonnait en brouillant sa surface piquetée de milliers d'impacts de gouttes éclatées. Mes yeux, noyés de pluie, ne voyaient pas à dix mètres, et je serrais ma veste entre mes bras dans un geste de protection dérisoire. Je ne savais pas où j'allais, je me dirigeais dans de mauvaises directions et revenais sur mes pas, je manquai de perdre l'équilibre plusieurs fois sur ces saletés de trottoirs mouillés, je me rétablissais de justesse dans de spectaculaires contorsions acrobatiques. Je cessais alors de courir sur une dizaine de mètres, mortifié, honteux, je marchais vite, faisant bien attention où je foutais les pieds, puis insensiblement j'accélérais l'allure, j'abandonnais les trottoirs pour m'approprier les rues désertes, et je courais sous la pluie au coeur de la chaussée avec ce sentiment de liberté, de légèreté et d'absence d'entraves qu'on peut éprouver quand la rue est à soi. Des éclats de lampadaire se réverbéraient ici et là sur l'asphalte mouillé, et de temps à autre, j'apercevais au loin, dans l'espèce de brouillard que la pluie formait devant mes yeux, les phares fugitifs d'une voiture qui passait rue des Petits Champs, lentement, au ralenti, barbotant dans l'eau qui entravait ses roues, tout phares allumés dans le déluge. L'orage s'était rapproché, et la foudre tomba brusquement derrière moi dans les parages de la Bibliothèque Nationale dans un grondement en cascade terrifiant, qui me fit presser encore le pas. Je progressais dans le vent, les éclairs et la pluie — comme si l'eau, l'air et le feu accompagnaient ma course dans la nuit .

Les draps :

Je m'empare des draps, les porte en boule jusqu'à la cuisine, les enfourne dans le tambour de la machine à laver.

Je n'avais pas de lessive, seulement un vieux flacon entamé de produit vaisselle, vert et sirupeux, dont je remplis le compartiment réservé de la machine à laver que je n'avais jamais fait fonctionner. , je mets la machine en route.

Debout dans la cuisine vide, table vide, chaise vide, réfrigérateur vide.

Je regarde l'eau monter dans le hublot, les draps en boule dans la machine qui tournaient lentement, le bouillonnement, la mousse, le bruit, quelque chose de physique et de voluptueux dans la description de l'eau.  
l'effacement des traces de sang.

Les particules de sang qui se dissolvent dans l'eau.  
La lessive.

L'effacement du sang, son parcours

Et déroulant alors mentalement le fil rouge de ces quelques particules de sang qui s'était posée sur mon doigt quand il s'était glissé dans le corps de Marie

leur parcours

nature de la sorte de vertige que je ressens (avant le paragraphe, Marie, l'autre Marie)  
??

la confusion des deux Marie, le fait de prolonger avec l'une des gestes commencés avec l'autre.

Dans le couloir :

Marie ne pleurait pas, mais des larmes avaient coulé en silence de ses yeux comme la première fois que nous nous étions embrassés sept ans plus tôt dans un taxi. Mais n'était-ce pas la première fois que nous nous embrassions ? N'était-ce pas la première fois, depuis que nous étions séparés — même si nous ne nous étions pas embrassés, mais seulement étreints ? Peut-être qu'il est impossible de m'aimer, qu'il y a en moi quelque chose de foncièrement bancal.

Je savais que j'allais demeurer inexorablement moi-même tout au long de cette nuit, dans une troublante persistance du soi face à la multiplicité des femmes, comme si je pouvais poursuivre avec l'une un geste que j'avais commencé avec l'autre — non qu'elles fussent interchangeable, mais parce que j'étais permanent.

L'orage s'était rapproché, et la foudre tomba brusquement derrière moi dans les parages de la Bibliothèque Nationale dans un grondement en cascade terrifiant, qui me fit presser le pas. Je progressais dans la pluie et les éclairs — comme si l'eau et le feu accompagnaient ma course dans la nuit .

Avis de décès :

Jean-Cristophe *de Quelque Chose* était mort. En fait, il s'appelait Jean-Baptiste de Ganay (1960-2007), je relus plusieurs fois l'avis de décès que sa famille avait fait paraître dans le Monde. Sa mère, Sa femme, Delphine. Son fils, Olivier.  
Réflexion sur ces dates qui enferment une vie (nécrologie)

imminent estompement. disparition, comme un billet de cinq cent francs plus en cours, un Pascal périmé, mort de son vivant.

comme des numéraires encore familiers mais plus en cours, un Pascal neuf, mort de son vivant.

comme ces dates de mon enfance de quelques rares personnes qui avaient pu naître au dix-neuvième siècle, mon grand-père par exemple, songeant que ces années soixante du XXème siècle

Je relus plusieurs fois la sobre nécrologie, seul dans le petit deux-pièces de la rue des Filles Saint Thomas, la fenêtre ouverte sur la cour intérieure, dans la chaleur caniculaire que le violent orage de la nuit du n'avait pas dissipée le journal.

Les dates (1960-2007). Réflexion sur ces dates qui enferment une vie (nécrologie).  
Une réflexion sur le XXème siècle

(je l'ai fait de son vivant et je continuerai à titre posthume)

— son allure, sa classe, vêtu d'un épais manteau bleu sombre alors que je portais un grand manteau gris noir, se cheveux clairsemés coiffés en arrière, la carrure impressionnante, l'épaule solide, dont on pouvait comprendre que Marie avait été cherché le réconfort en ces heures douloureuses de rupture.

, , je me suis fait la même réflexion étrange que je me ferais six mois plus tard quand je le verrais sur la civière et que je trouverais que malgré le côté dégradant de sa position, il se dégagait de lui une certaine dignité, j'ai trouvé que cet homme me ressemblait, que physiquement ce n'était pas le contraire de moi

les deux véhicules étaient immobilisés en contrebas à quelques mètres de distance. La rue était déserte, on apercevait en face de nous le lourd portail en bronze et les murs d'enceinte silencieux de la Banque de France que balayaient à intervalles réguliers les pinceaux des gyrophares qui tournaient sous la pluie battante. Les ambulances se mirent en route,

Les six mois précédents la mort de Jean-Cristophe de *Quelque chose* ont été empoisonnés par l'affaire Zahir, du nom de ce pur-sang engagé dans la Tokyo Shimbun Hai. Ce n'était pas tant l'échec de Zahir la course (qui n'avait dû affecter que son amour-propre et le mortifier dès lors qu'il assistait à la course en présence d'une nouvelle conquête — sans doute eût-il préféré épater Marie que de se faire chamber par elle, qui ne s'était pas privée de pointer le cheval du doigt, détaché, bon dernier, morte de rire dans la tribune des propriétaires, regardant Jean-Cristophe *de Quelque chose* avec reconnaissance de lui avoir permis de se payer une telle tranche), mais les conséquences de cet échec pour la carrière du cheval, et pour la réputation de son propriétaire.

*Comme il cheminait sur le bord de la mer de Galilée, il vit deux frères, Simon, appelé Pierre, et André son frère, qui jetaient l'épervier dans la mer ; car c'étaient des pêcheurs.* Evangile selon Saint Matthieu 2-4

Très vite, il apparut que l'enjeu de l'affaire Zahir, de son éclatement ou de son étouffement, se jouerait au sein de la Société de courses France-Galop. Mais, apparemment, le rapport de force était toujours resté favorable à Jean-Christophe *de Quelque chose*, mais peut-être à un prix, en compromissions et soucis, retournements et trahisons, qui s'élevait de jour en jour

pour pour de futiles raisons de shopping (et en effet Marie fit le plein, avant de partir, de tissus pour kimonos, de lanternes en papier, d'algues, de sachets de thé, de et même de trois précieuses et couteuses barquettes sous vide de sashimi fugu, ce fameux poisson lune qui

De 1933 à sa mort en 1948, Jean de Ganay, l'arrière-grand-père de Jean-Christophe *de Quelque chose* avait été président de la Société d'Encouragement. Cette prestigieuse Société, fondée en vue de l'amélioration de l'élevage des races de chevaux en France, avait été créée un siècle plus tôt par Lord Henry Seymour, homosexuel excentrique surnommé Milord l'Arsouille (on ne sait trop d'où lui venait ce plaisant sobriquet, qui évoque la pègre, le faubourg et la canaille, de son passé de marlou, de ses pratiques ou de ses mœurs — encore que ce n'est pas lui, mais le duc de Morny, qui avait en la matière les couleurs les plus explicites : casaque rose, toque rose).

Peut-être y avait-il en moi quelque chose de foncièrement bancal qui empêchait qu'on puisse jamais m'aimer ?

— peut-être y avait-il en moi quelque chose de foncièrement bancal, qui empêchait qu'elle puisse jamais m'aimer

, la distance physique qui nous séparait préfigurant déjà notre séparation à venir.

Un écran GPS bleuté luisait sur le tableau de bord de la limousine, où une flèche rouge arrêtée, immobilisée elle aussi, indiquait l'itinéraire pour l'aéroport de Narita. Ce n'était pas une limousine basse et allongée comme les limousines américaines, mais une limousine de location japonaise, noire et luisante, de forme plus ronde, plus souple, plus enveloppée, avec deux places très spacieuses à l'arrière, séparées d'un accoudoir amovible, siglé des lettres MAJESTA et garni de boutons de commande électronique pour la stéréo, le chauffage ou la climatisation, la montée ou la descente des vitres et leur niveau de teintage, du plus transparent au plus opaque. Les sièges étaient confortables, et des petits napperons brodés recouvraient les appui-tête et les repose-bras. Dans l'accoudoir central, se trouvait un compartiment réfrigéré qui contenait un jeu de petites bouteilles d'eau minérales, que Jean-Cristophe de Quelque chose avait écartées, en enlevant même quelques unes, pour pouvoir caser le sachet en plastique des sashimis de fugu, avant de refermer imparfaitement le couvercle par-dessus. Ils ne se disaient rien ni l'autre dans la voiture, ils ne se parlaient pas, se regardaient pas (elle regardait derrière elle et lui téléphonait sans arrêt), et, alors qu'ils auraient dû être heureux de se retrouver ensemble dans cette voiture, tout à la joie de se vouer aux plaisirs futiles et merveilleux des premières heures d'un amour naissant, ils étaient sombres l'un et l'autre, renfrognés, elle triste et lui irritable, lui du fait des soucis liés au rapatriement de son cheval, et Marie à cause des souffrances de la rupture que le fait de quitter le Japon sans moi aiguissait.

Un écran GPS bleuté luisait sur le tableau de bord de la limousine, où une flèche rouge immobile indiquait l'itinéraire de Narita dans un désordre d'informations chiffrées et d'idéogrammes.

et il s'en ouvrit à Marie — le visage silencieux de Marie depuis le pont suspendu qui dominait la baie de Tokyo, triste, fermé, glacial, réprobateur — c'était la manière dont les quatre japonais essayaient en permanence, non seulement d'accéder à ses désirs (passe encore, disait-il), mais d'acquiescer toujours, d'abonder systématiquement dans son sens, quand il abordait les questions qui l'inquiétaient en vue d'être rassuré, par des réponses qui, se voulant absolument réconfortantes, devenaient étrangement inquiétantes ("no problem, no problem", "yes, I don't know", "yes, impossible" ("oui, je ne sais pas" "oui, je crains que non" (Yes, I don't know ou Yes, yes, I'm afraid no)

quand il apprit que le bureau des douanes de la zone de fret serait peut-être fermé quand ils arriveraient à Narita.

comme ces statues inachevées de Michel-Ange qui semblent faire un effort surhumain pour s'extraire du marbre qui les emprisonne — comme si elles voulaient s'affranchir de la forme qui les avait exprimées —

Je m'étais demandé si Marie avait pensé à moi à un moment de cette nuit. Mais, à moins de me risquer à le lui demander, ce qui aurait été des plus déplacé, je n'avais sans doute pas d'autre moyen de le savoir que de me demander si moi-même j'avais pensé à elle un instant au cours de cette nuit — mais je n'eus pas très envie de me répondre, et je chassai cette pensée de mon esprit.

les doubles atténués  
— pas même son double atténué —

dans la nuit tourmentée,

Marie, qui ne se privait jamais de braver les interdits, quand elle savait l'impunité

asurée, ou l'interdit illusoire, ainsi quand, dans un musée, elle se précipitait sur les oeuvres de Carl André pour les piétinner allègrement, tournant en rond comme une gamine sur les plaques de métal étalées sur le sol qu'elle foulait consciencieusement aux pieds, les yeux brillants de joie, sous l'oeil parfois surpris de visiteurs présents et sereins, connaisseurs, des gardiens (pour ma part, rabat-joie, je contournais les oeuvres, on *peut*, on ne *doit* pas, marcher sur les oeuvres de Carl André, lui disais-je, et elle levait les yeux au ciel, consternée)

la pureté des amours tues

(que commençait à fatiguer cet amant qui téléphonait plus qu'elle)

xxxxxx, avec ses deux petites lucarnes secrètes derrière lesquelles se devinait la présence vivante, fémissante et chaude, d'un pur-sang invisible et soustrait aux regards

xxx Ce devait être des commissaires de courses hippiques, des avocats ou des juristes, l'un d'eux avait les cheveux teints en roux et une pochette mauve qui dépassait de sa poche poitrine, signe d'un statut peut-être plus artiste, plus bohème (un vétérinaire, peut-être, plutôt que, comme les autres, un homme de loi).

Elle ne le savait et peut-être ne voulait-elle pas le savoir — elle ne voulait plus entendre parler de moi, voilà, basta avec moi.

danse le jour déclinant dans la grisaille pluvieuse qui enveloppait l'atmosphère